

LE PASSE-TEMPS

ET LE PARTERRE

RÉUNIS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

ABONNEMENTS

Six Mois..... 3 fr.
Un An..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, rue Confort, LYON

Y. FOURNIER, Directeur

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0.50
Réclames..... — 1 »

SOMMAIRE

Causerie : <i>Le Mensonge de l'Amour</i> , par René d'Ulmès	Léon MAYET.
Echos artistiques.....	X...
Nos Théâtres.....	L. M.
En route (Poésie).....	Roul TABOSS.
Du féminisme au luxe.....	Jeanne FRANCE.
Les trois Papillons (Poésie)...	Clovis HUGUES.
Conte de Noël.....	Jean BACH-SISLEY.
Lettre Parisienne : <i>Accidents de travail</i>	Arsène ALEXANDRE.
L'Idéal (Poésie).....	Eugène MARTIN.
Libre chronique : <i>De la corde de pendue</i>	FRANC-SILLON.
Bibliographie.....	X...
Spectacles et Concerts.....	X...
Bulletin financier.....	X...

CAUSERIE

Le Mensonge de l'Amour

Par René d'Ulmès, 1 volume in 8. Société libre d'Édition des Gens de Lettres. Paris, 30, rue Laffitte.

Je crains fort d'arriver bon dernier pour présenter aux lecteurs du *Passe-Temps* l'œuvre extrêmement intéressante de notre collaborateur René d'Ulmès : *Le Mensonge de l'Amour*.

Ce retard — que je regrette profondément — est dû à un concours de circonstances pour lesquelles je suis autorisé à me réclamer de la formule consacrée : indépendantes de ma volonté.

Le volume est captivant, il vous empoigne dès le début et, comme il ne saurait être morcelé à la lecture, je vous engage charitablement à ne l'ouvrir que lorsque vous aurez devant vous le temps nécessaire pour le lire tout d'une traite, et vous laisser aller aux réflexions qu'il ne manquera pas de vous suggérer.

La psychologie en est navrante parce qu'elle est vraie, cruellement vraie : le Féminisme — j'entends celui que ses outrances empêchent de prendre au sérieux — y écope dans les grandes largeurs.

L'écrivain nnu conduit tout d'abord à l'Hôtel des Sociétés Savantes de la rue Serpente, à Paris, où se tient un Congrès féministe :

« De chaque côté, serrées sur les bancs, empilées sur les marches de l'estrade, entassées dans les embrasures des fenêtres, des femmes. Non pas de celles qui, vêtues de robes élégantes, promènent leur grâce un peu maniérée dans le décor du parc Monceau, des Champs-Élysées, de tous les quartiers riches, mais des créatures pauvres et fatiguées dont les vêtements avaient conservé les plis des attitudes lasses. Sur ce fond d'étoffes ternes, les visages se détachaient avec une expression intense, les uns, d'une pâleur grise, aux fronts creusés de rides précoces, aux yeux empoussiérés de tristesse, les autres aux pommettes rougies, aux bouches crispées.

« Laides, pour la plupart, de cette laideur que, dès l'enfance, les soucis et la misère impriment dans la cire molle des jeunes visages, elles étaient toutes des femmes honnêtes, de celles qui se refusant au seul métier que notre civilisation rende lucratif, ont le lourd souci du pain à gagner. Et le Congrès féministe ralliait toutes ces détresses physiques et morales, sondait toutes ces plaies saignantes, tâchait de remédier à ce que l'égoïsme de la société déclare « l'irréremédiable ».

C'est dans ce milieu que le député Barelly, — marié, séparé de sa femme et dans l'impossibilité d'obtenir son divorce — rencontre, pour la première fois, Frédérique Delbée, l'héroïne du roman.

« Elle était blonde, de taille moyenne, souple, mince sans maigreur, des hanches bien dessinées, une grâce d'attitudes. Un rayon de soleil caressait l'ovale moelleux du visage et mettait sa fine poudre d'or sur le teint mat ».

A tous ces dons, elle joignait ceux de la fortune, double raison pour Barelly, — que pressent d'énormes besoins d'argent — de s'en faire aimer.

Et nous assistons à l'œuvre de séduction.

D'une part, un ambitieux sans scrupules, parti de bas, voulant — coûte que coûte — arriver très haut, tribun et apôtre d'occasion, se servant du Féminisme comme d'un tremplin, proclamant les droits de la femme et vantant hautement les avantages de l'union libre.

D'autre part, une jeune fille orpheline, élevée dans l'insouciance de la solidarité domestique et sociale par un grand-père ancien saint-simonien, ne connaissant qu'un sentiment, celui de ses droits ; qu'un devoir, la libre expansion d'elle-même le jour où elle rencontrera l'homme qu'elle doit aimer : bref, l'image de la femme nouvelle telle que certains l'ont rêvée.

Frédérique s'abandonne à l'homme qu'elle a choisi. Le faux ménage va cacher son bonheur à Nice, puis revient à Paris. Joueur et débauché, Barelly a dissipé la fortune de celle qui lui avait accordé une confiance sans limites ; il ne se contente pas de la ruiner, il la trompe et la malheureuse franchit pas à pas la voie douloureuse de l'amour méconnu, un calvaire fait d'hypocrisies, de misères et de hontes.

Après les revendications, les chimères, les mensonges de l'amour, il faut en revenir à la simple, à la pure leçon de la vie : l'épreuve, la souffrance, le devoir.

Le devoir, c'est la maternité qui l'enseignera à Frédérique Delbée, elle maudira l'homme qu'elle a aimé, elle vivra uniquement pour son enfant.

N'a-t-on pas désigné la femme : celle à qui va l'amour et de qui vient la vie !

Toute histoire a besoin d'un cadre et il est indispensable à l'écrivain d'associer aux êtres vivants, le décor des choses.

La partie descriptive de l'ouvrage est traitée de main de maître, sans redites,

sans longueurs, sans détails inutiles : quelques lignes et le tableau apparaît saisissant, pris sur le vif.

Qu'on en juge par ces quelques citations prises un peu au hasard. Le faux-ménage Bareilly-Delbée est installé dans une riant villa, dominant Nice de quelques cents mètres :

« Frédérique s'attarda près d'un mur tapissé de fleurs. Des générations de roses se pressaient, les très jeunes, roses-babies, toutes rouges dans leurs maillots verts, puis les vierges craintives aux feuilles pudiquement ramassées, les roses triomphantes comme de jeunes épousées étalant les plis soyeux de leurs robes ; enfin les vieilles roses, fripées, jaunies, exhalant en un dernier parfum leurs suaves petites âmes. »

Bareilly entraîne Frédérique à Monte-Carlo ; le couple s'arrête d'abord à Beaulieu.

« A Beaulieu, la jeune femme jeta un cri d'admiration. Sous le grand soleil de printemps, l'or pâle des citronniers frôlait l'or rouge des orangers, des mimosas se dressaient avec un frémissement de leurs branches fleuries : on eût dit des gouttes d'or roulant les unes sur les autres. Au loin, dans les collines, parmi les verdure des arbres, un scintillement, comme si les rayons de soleil se condensaient là pour rebondir sur la terre et former les taches glorieuses des ajoncs, l'or sombre des giroflées, l'or cuivré des soucis. Dans le bleu du ciel, les sommets neigeux des montagnes resplendissaient, tels les dômes de palais fantastiques ».

L'aspect de la salle de jeu à Monte-Carlo est rendu avec l'exactitude d'un cliché photographique :

« Des femmes, vieilles pour la plupart, aux perruques posées de travers, au maquillage délavé par la sueur qui inondait leur visage, les mains mal soignées, ayant cette négligence d'elle-même qui caractérise la joueuse, des hommes blêmes, aux traits contractés. Tous, assis autour des tables, posaient leur enjeu avec des gestes saccadés, et l'or ruisselait sur les tapis verts, or sinistre, consciences d'hommes, honneur de femmes, il était jeté par des mains tremblantes sur la rouge ou sur la noire.

« Rien ne va plus » la roulette marcha. les yeux s'allumèrent d'une fièvre d'espoir. « Perdu ! »

« Les pièces roulèrent de nouveau en flot ininterrompu, continu tinte, qui disait les convoitises coupables, les joies malsaines, les serments perfides, les amours honteuses, l'hymne qui glorifiait tout ce qui se vend. Et la voix du croupier retentissait :

« Faites votre jeu, Messieurs, rien ne va plus ».

Et cette description de la Condamine à l'heure de la promenade.

« Une mouvante foule se pressait : Françaises grassouillettes vêtues de robes claires, coiffées de chapeaux fleuris posés sur l'ondulation artificielle des cheveux. Anglaises minces et raides dans leurs costumes de drap : Italiennes et Espagnoles en toilettes de couleurs trop vives s'harmonisant avec leurs teints ambres, leurs cheveux noirs, leurs yeux luisants, cerclés de tous les âges et de tous les pays. Ils allaient, venaient, tourbillonnaient en l'étroit espace ménagé entre les montagnes aux grandes ombres violettes et la mer d'un bleu pur.

« Et la flamme du soleil couchant frappait les blancheurs crues du Casino, auréolait les visages des femmes, traversait de fusées leurs yeux hardis, se reflétait sur les lorgnons des hommes ».

A rapprocher de ce tableau de la Côte-d'Azur celui-ci, qui transporte le lecteur

en un coin du Paris vivant et enfiévré :

« Les rues s'allumaient, une foule bruisante se pressait. Jeunes hommes jetant un coup-d'œil hardi sur les femmes aux visages plâtrés, aux yeux trop grands, brutalement soulignés d'une ligne noire, aux lèvres d'un rouge saignant, vieux fétards dont les teints semblaient plus blêmes sous la lumière crue du gaz et qui murmuraient un mot à l'oreille des grisettes trottant menu, un carton à la main. Les regards se croisaient, yeux de mâles quêteurs et hardis, yeux de femmes, faussement innocents sous les cils qui se baissaient et se relevaient. De muettes déclarations d'amour et de haine s'échangeaient ainsi, un souffle de désir palpitait dans l'air et tous ces êtres avaient une allure saccadée comme des pierres entraînées au cours d'un torrent ».

Je le dis en toute franchise, sans excès de bienveillance confraternelle ; du commencement à la fin le roman est écrit de cette plume alerte et colorée qui rend si impressionnants les récits de René d'Ulmès.

Les situations semblent venir d'elles-mêmes tellement elles se suivent et s'enchaînent avec un égal intérêt. L'enlèvement d'amour s'y fait et s'y défait avec une inéluctable fatalité.

Peu importe que l'héroïne choisie soit une amoureuse, une passionnée, puisque cet amour, terminé dans les larmes et le désespoir, était né de l'immanent besoin que la femme éprouve de se dévouer, de venir en aide à ceux qui souffrent ou paraissent souffrir.

Nous sommes à une époque où toutes les revendications trouvent des défenseurs : le Féminisme devait en trouver. Mais parmi ceux-là, combien le soutiennent par veulerie, combien l'exploitent par calcul !

« Le meilleur moyen pour la femme — a dit M. Jules Lemaitre — de s'élever et de se maintenir en dignité, ce n'est pas de faire l'homme, c'est, au contraire ; d'être très femme, d'être socialement aussi utile qu'elle le peut, en tant que femme, d'être femme, enfin, non par le caprice, la coquetterie et la sensualité, mais par l'acceptation totale des fonctions bienfaisantes de son sexe, de prendre au sérieux son ministère féminin et d'en chérir les devoirs ».

L'auteur des *Mensonges de l'amour* me paraît être du même avis, si je m'en tiens à cette noble pensée exprimée en son livre : « par vocation, la femme est l'infirmière des blessés de la vie ; pour elle, plaindre et aimer sont synonymes ».

LÉON MAYET.



Echos Artistiques

On assure que M. Ribes, professeur de chant au Conservatoire de Lyon, a récemment envoyé sa démission pour raison de santé.

Son successeur serait M. Lubert, un ténor de talent, qui créa, il y a deux ans, à Lyon, le rôle d'André Chenier, dans l'opéra de L. Giordano.

Le décret ministériel concédant la direction de l'Opéra, pour une nouvelle période de sept années, à M. Gailhard, le directeur actuel, dont le privilège expire le 1^{er} janvier 1901, est déjà signé par M. Leygues.

Nous apprenons également qu'à partir du 1^{er} mai, l'Opéra jouera tous les soirs, sauf le dimanche.

Un compositeur de musique, qui eut son heure de célébrité, M. Charles de Sivry, vient de mourir. Il fut un des fondateurs du Chat Noir, et c'est lui, dans le joyeux cabaret de Salis, qui accompagnait les premiers chansonniers de Montmartre, et ajoutait des airs toujours imprévus aux couplets satiriques des poètes chatnoiresques.

En vertu d'une décision de l'empereur Guillaume, un opéra français sera donné à l'Opéra de Berlin à la représentation de gala, le 27 janvier, à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance.

Dès à présent on répète le *Cheval de Bronze*, d'Auber.

Guillaume II a également ordonné de jouer en français *Manon*, de Massenet. Mme Melba chantera le rôle de Manon. Les autres rôles seront tenus par des artistes français. *Manon* n'a pas encore été représenté à l'Opéra-Royal.

M. Edmond Rostand a traité avec Mme Sarah Bernhardt pour les représentations de l'*Aiglon* qui seront données en France et à l'étranger en langue française.

Mme Sarah Bernhardt a confié à M. Ullmann la direction de la tournée en France, qui commencera par Marseille, aussitôt après la création de l'œuvre à Paris.

A Munich ont commencé les danses des tonneliers (*Schaeffler*), qui ont lieu tous les sept ans depuis le temps où la peste qu'on appelait à cette époque la mort noire, avait emporté les deux tiers de la population de Munich. Cela se passait sous l'empereur Louis le Bavarois, en plein XVe siècle.

Les tonneliers ont donné la première exécution de leur danse héroïque devant le château royal, sous les yeux du prince régent. Cette danse était autrefois une espèce de contredanse lente pendant laquelle les tonneliers brandissaient des cercles de tonneaux ; mais actuellement,

c'est un maître de ballet de l'Opéra royal qui fait répéter les braves artisans et leur apprend des danses assez compliquées et variées qui, heureusement, n'ont pas encore fait disparaître le rustique accessoire des cercles.

Les tonneliers s'exhibent aussi devant l'Hôtel de ville et sur plusieurs autres places de Munich.

Inutile de dire que la consommation de bière après chaque exécution est fabuleuse : on n'est pas tonnelier pour rentrer à sec.

* *

Les journaux de Madrid annoncent qu'il est sérieusement question d'introduire l'opéra espagnol au Théâtre-Royal, exclusivement consacré jusqu'ici à l'opéra italien. Ce projet se réaliserait dès la prochaine saison de printemps. En attendant, on prépare à ce théâtre la mise en scène d'un opéra nouveau, *l'Alcade di Zalamea*, dont la musique a été écrite par M. Nicola Urien, sur un livret tiré du drame fameux de Calderon, qui porte ce titre.

* *

L'Opéra-Comique a donné, la semaine dernière, la 800^e représentation de *Carmen*, de Bizet, dont la première remonte au 3 mars 1875, époque où les principaux rôles étaient créés par Mmes Galli-Marié et Chapuis, MM. Lhérie, Bouhy et Potel. L'œuvre, on peut dire le chef-d'œuvre de Bizet, a donc mis un peu moins de vingt-cinq ans pour atteindre ce joli chiffre de représentations.

* *

Le théâtre lyrique de la Renaissance va monter *Idoménée*, de Mozart, et *l'Italienne d'Alger*, de Rossini.

* *

M. Gabriel Fauré écrit en ce moment la partition de *Prométhée* de MM. Jean Lorrain et Ferdinand Hérold, qui sera exécuté, les 25, 27 et 28 août 1900, aux arènes de Béziers. L'œuvre est en trois actes : le premier nous montre Prométhée allumeur du feu ; le second, inspiré d'Eschyle, reproduit le crucifiement, et le troisième représentera les Océanides au pied du Caucase.

NOS THÉÂTRES

GRAND-THÉÂTRE

La reprise de *Tannhauser*, annoncée pour mardi dernier, a été renvoyée au mardi, 30 janvier, la direction ayant, sans doute, constaté au dernier moment, que l'œuvre de Wagner n'était pas suffisamment au point.

Tannhauser qui n'a pas été donné à Lyon depuis sept ans, ne saurait s'accommoder, en effet, d'une interprétation hâtive ou négligée.

De fâcheuses indispositions ont entravé, cette semaine, la marche du répertoire ; *Werther* a tenu l'affiche.

M. Mondaud doit faire sa rentrée samedi soir, dans *Samson et Dalila*, et Mme Tournié reprendra, dimanche, en matinée, le rôle de *Cendrillon* qui lui est favorable.

En ce qui concerne la reprise de *Tannhauser*, ajoutons qu'elle s'annonce sous d'excellents auspices, avec Mme Tournié, MM. Scaremberg, Mondaud et Sylvain.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Même en se jetant à corps perdu dans le domaine de la bouffonnerie et de l'incohérence, les vaudevillistes ne sauraient indéfiniment trouver des situations nouvelles.

C'est toujours le même poisson que MM. Valabrègue et Hennequin, de même que MM. Bisson et consorts, apportent au théâtre ; seule la sauce diffère quelquefois, plus ou moins salée et pimentée, selon les besoins de la cause.

Il est certain que si les maris qui donnent des coups de canif dans leur contrat étaient aussi souvent roulés qu'ils le sont au théâtre ; si, à chacune de leurs fredaines, ils se voyaient traqués, poursuivis, obligés de se réfugier dans des placards ou de tomber dans les bras des commissaires de police, indépendamment des billets de banque qu'il leur faut jeter en pâture de tous les côtés, sous peine de ne pouvoir sortir, à leur honneur, du guépier où ils se sont fourrés, il est certain que les maris finiraient par se dire que le jeu (vieux jeu ou nouveau jeu, c'est tout comme) n'en vaut pas la chandelle, que c'est payer bien cher, après tout, le déplaisir de n'avoir aucun plaisir, et ils prendraient le sage parti de méditer en paix l'axiome du bonhomme La Fontaine :

Fi du plaisir que la crainte peut corrompre !

Mais, alors, que deviendrait le vaudeville moderne, qui n'a plus que deux cordes à son arc : les maris bernés et les belles-mères ?

Il est vrai que les vaudevillistes n'ont pas à s'inquiéter de la vraisemblance et que, plus une situation est impossible, plus elle a chance d'amuser.

Coralie et Cie ne se distingue des autres pièces de la même moulture que par un truc amusant, qui consiste à transformer instantanément, par la simple pression d'un bouton électrique, la classique chambre d'hôtel qui sert de rendez-vous, en un atelier de couturière, où la femme la plus soupçonneuse, l'époux le plus jaloux ne trouvent plus rien à redire.

Qui se serait jamais douté que les salons d'essayage de nos grandes faiseuses se prêtaient à de pareilles noirceurs ?

MM. Coradin, Narball, Perret, Cousin et Ferréal, Mmes Billon, Peugeot, Dartenay et Dorval jouent avec ensemble cet embroglio échevelé, où l'on n'échappe à un quiproquo que pour tomber dans un autre.

L. M.

EN ROUTE

(Souvenir d'une discussion à table d'hôte)

Le peuple, jaloux de ses droits,
Et fier de son indépendance,
A détroné cinq ou six rois,
Et seul il se gouverne en France.
Or, parmi les criants abus
Que lui légua l'ancien régime,
Il a jeté dans les rebus
Cet horrible impôt de la dime.

Et, depuis, il a dégrevé,
Revu, changé tout le système ;
Je crois qu'on s'en est bien trouvé.
Pourtant, il faut payer quand même.
Le receveur a son huissier
Qui vous poursuit pour un centime,
Et nous payons l'impôt foncier,
Mais nous ne payons pas la dime.

Si nous voulons, quand il fait clair,
Admirer le sol des ancêtres,
Nous payons, en respirant l'air,
L'impôt des portes et fenêtres.
Pour le café, cette liqueur,
Qu'après déjeuner on estime,
Nous payons l'impôt de bon cœur,
Mais nous ne payons pas la dime.

Le café doit être sucré,
Si vous n'aimez pas l'amertume,
Son impôt nous paraît sacré,
Et nous payons, c'est la coutume.
Nous payons l'impôt du cognac
Qui nous réchauffe et nous ranime,
Nous payons l'impôt du tabac,
Mais nous ne payons pas la dime !

Les dés, les cartes sont un jeu
Dont l'Etat se fait des recettes,
Il s'en fait même avec le feu,
La bougie et les allumettes.
Nous payons le droit d'arracher
Un arbre pourri qui s'abîme,
Nous payons le droit d'afficher,
Mais nous ne payons pas la dime !

Nous payons pour lire un journal,
Pour prendre un billet de théâtre,
Et les images d'Epinal
Ont, au coin, le timbre noirâtre.
Nous payons pour l'or, pour le fer,
Pour le bourreau, pour la victime,
Pour aller au ciel, en enter,
Mais nous ne payons pas la dime !

Nous payons, nous payons encor,
Rien n'assouvit ce monstre avide,
Tout s'en va remplir le Trésor,
Et le Trésor est toujours vide !
Et pour finir je crie enfin,
Que le plus affreux de son crime,
C'est d'avoir imposé le vin....
Mais nous ne payons pas la dime !

Roul TABOSS.

Nevets, 21 janvier 1900.

THÉ

DES
MANDARINS

QUALITÉ EXTRA SUPÉRIEURE

250 grammes.....	2.50
125 —	1.50
50 —	0.60
Le kilo.....	9.50
500 grammes.....	4.75

DÉPOT GÉNÉRAL :

6, Rue de Jussieu, 6
LYON

GUÉRISON SURE ET RADICALE

DES

Migraines, Névralgies

PAR LES

DRAGÉES

DES

RR. PP. PRÉMONTRÉS

à base de Valérianate de Zinc

et des principes actifs du Quinquina

DÉPOT GÉNÉRAL A LYON :

Pharmacie BERTRAND Aîné

FRANÇON Successeur, 21, place Bellecour

Envoi franco contre 3 fr. en timbres ou mandat
Dans toutes les bonnes Pharmacies

UN MONSIEUR

offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau : dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire par lettre ou par carte postale à M. VINCENT, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier et enverra les indications demandées.

DU FÉMINISME AU LUXE

(SUITE ET FIN)

Sauf l'exception d'une intelligence hors ligne, bien précieux qui ne doit pas être perdu pour la société, et du pain à gagner honnêtement, la femme ne doit être que la compagne, l'amie, non la rivale.

Et si la rivale se bornait à être une courtoise rivale, au lieu de se transformer en ennemie haineuse ?

L'homme, certes, nul ne le niera, pas même lui, croyons-nous, a en général un joli petit fond d'amour-propre et d'égoïsme... Néanmoins, il est loin d'être si mauvais qu'on veut bien le dire, que le répètent les apôtres en question... Il n'est surtout pas irrémédiablement mauvais... Sa mère, sa sœur, sa femme ont toutes chances d'arriver heureusement à accomplir en lui la divine éducation du cœur.

D'ailleurs, en vérité, est-il seul à être mauvais, égoïste, orgueilleux.... Le nombre des femmes affligées de ces tristes instincts est grand, et même quand elles font tant d'être mauvaises, le sont-elles terriblement, allant jusqu'à la perversité, jusqu'à l'infamie... De quel droit tarées nous mêmes, ayant dans notre organisme de répugnantes maladies, condamnerions nous l'autre, le fils d'Adam, que l'atavisme atteint comme il atteint la fille d'Eve.

Tout bien réfléchi, il nous semble que si l'homme, à peu d'exceptions près, est fortement entaché d'égoïsme, que si, au contraire, une portion notable des femmes est aimante et dévouée, prête à se sacrifier, la femme perverse est foncièrement perverse, sans espoir de sauvetage, tandis que la grande majorité des hommes peut être modifiée par l'infinie tendresse... Donc, la balance est à peu près égale, et nous n'avons le droit, ni de condamner, ni de haïr...

Car c'est de la haine, hélas ! Le mouvement actuel, follement exagéré dans certains écrits, dans certaines conférences, non seulement, nous le répétons, nuit à la cause, mais encore crée des adversaires irrémédiablement adversaires.

Affolées par l'orgueil, leur intelligence ne servant qu'à les affoler davantage, se croyant de bonne foi des rédemptrices, ces étranges féministes veulent réduire l'homme en servitude... Ce n'est plus l'égalité qu'elles réclament, c'est la suprématie... Elles seront reines, et lui sera l'humble esclave... C'est comme un monde nouveau, une religion nouvelle...

Généreusement, elles offrent au vaincu quand il s'avouera bien et dûment vaincu, un sublime pardon... sans penser une seconde que si, par chance providentielle, elles furent toujours impeccables, elles eurent des sœurs qui ont fait pleurer et souffrir.

Il appartient aux éducateurs, aux éducatrices surtout, à défaut des parents occupés ou ignorants, de changer la société en révélant à l'enfant ses droits et surtout ses devoirs.

Que les éducateurs apprennent à l'homme futur à respecter la femme, à lui faire sa place, une modeste place, dans toutes les régions du travail, de la science, de l'art... Qu'ils lui apprennent qu'il faut autant l'aimer que la vénérer... qu'ils lui inspirent le désir d'avoir de bonne heure un foyer, de créer tout jeune encore la famille...

La famille !... Orgueil et bonheur !

Que les éducatrices apprennent à la femme de demain que pauvre elle doit travailler, que riche elle doit donner... Que dans les deux cas le luxe corruptible est à bannir, le luxe qui gangrène l'âme et qui tue le cœur.

Ah ! si elles savaient, toutes, que ce luxe les fait mépriser de celui qui le leur donne, et haïr de celui qu'elles ont ruiné !

Si elles savaient, qu'à moins d'exceptions indiquées, soit par la nécessité soit par la transcendante intelligence, la femme, éternellement aimante, parfois aimée, sacrifiée s'il le faut, inconsciemment vénérée, ne doit exister que pour la famille !

Un dernier mot... Post-scriptum pratique :

Le grand argument de l'anti-féministe est que la femme est faite pour le foyer, pour la vie cachée, non pour les fonctions publiques, pour les métiers fatigants, pour les études hardies comme la médecine.

Exagérant, de son côté, le clan féministe répond que la femme est apte à tout, doit tout savoir, tout entreprendre, tout faire... Tant pis si elle est rivale de l'homme et prend sa place !... C'est son droit.

Nous croyons que la vérité, comme dans beaucoup de discussions humaines, est entre les deux, et qu'il y a un moyen bien simple de créer une admirable entente :

Epousez bravement les honnêtes et vaillantes jeunes filles sans dot, Messieurs ! Sûrement, la plupart d'entre elles ne tiennent pas essentiellement à être

doctresses ou bureaucrates... Faites-les reines dans votre *home* et soyez certains qu'elles ne songeront guère, absorbées par le ménage, l'enfant, la douce causerie de la veillée, votre tendresse, à vous couper l'herbe sous le pied au ministère ou au chevet des malades.

— Mais, diront-ils, je voudrais, certes; seulement, je ne peux vraiment pas. Ce sera la misère... Il faut tant d'argent ! Ils ont raison aujourd'hui : pour vivre ! Mais demain?...

A l'œuvre, toutes les éducatrices, institutrices et mères, pour apprendre à toutes ces petites qu'il n'y a de joli que la simplicité, de glorieux que l'humble travail domestique, de joyeux et d'heureux que de se dévouer et d'aimer !

Il nous faut, voyez-vous, quelques féministes vaillantes, au cerveau bien équilibré, sans vain orgueil pour nous faire rendre justice, et il nous faut aussi une multitude de femmes, de vraies femmes, simples et saines, aimantes et saintes, pour apprendre à l'homme, élève plus docile qu'on ne le croit, le secret peu mystérieux vraiment, du terrestre bonheur.

Jeanne FRANCE.

LES TROIS PAPILLONS

Avril ayant fait le projet
D'emplir les cœurs de rêverie,
Un poète allemand songeait,
A genoux dans l'herbe fleurie,

Juste à côté de lui, devant
Une anémone solitaire,
Un laurier tremblait dans le vent,
Tout frêle, à peine hors de terre.

Survint un petit papillon
Qui se posa sur l'humble tige,
Dans la verte paix du sillon
Où l'aube accomplit son prodige.

Le poète dit : « Reste un peu,
« Saphir vivant, perle azurée ! »
Car le papillon était bleu,
Dans la grande plaine dorée.

Un autre survint à son tour,
Joli comme une fleur qui vole,
Le poète lui dit : « Bonjour !
« Demeure aussi, chaste symbole ?

» Floréal t'a fait ressemblant
» Aux chimères immaculées. »
Car le papillon était blanc
Comme la neige des vallées.

Mais un troisième vint aussi
Se poser sur le laurier frêle :
Il était rouge, comme si
Le sang avait baigné son aile.

Et le poète stupéfait
Douta des fleurs et de l'aurore.
Les trois papillons avaient fait
Un petit drapeau tricolore !

CLOVIS HUGUES

CONTE DE NOËL ⁽¹⁾

A ma chère cousine Elise de Miramont.

Le ciel est gris ce matin, gris et lourd comme du plomb; la ville semble endormie d'un sommeil las sous cet éteignoir de nuées, masse compacte d'une teinte uniforme que pas un souffle ne trouble.

Mon cœur est comme la ville, gris et las; étreint par une de ces tristesses inexplicables qui vous saisissent à peine éveillé et vous poursuivent, vous obsèdent tout le jour sans que vous ayez le courage de faire un effort pour les chasser.

J'ai fui ma chambre. Un impérieux besoin de sentir l'air glacé me piquer le visage, m'a poussé dans le froid du dehors. Et je me suis mis à errer dans les rues, solitaire au milieu de la foule qui se presse aujourd'hui avec une animation extraordinaire. Car c'est la veille de Noël. Le jour de la messe de minuit. Ce soir, dans tous les restaurants auront lieu les joyeux réveillons; dans toutes les familles on veillera autour du feu clair. Les bouchons de champagne sauteront au milieu des rires et des petits cris d'effroi; les galantines savoureuses feront concurrence aux oies grasses, et autour des tables gaies, toutes éclatantes de lumière, on racontera quelque sombre histoire de revenants, ou une de ces touchantes légendes comme le seul mot « Noël » en fait naître.

On évoquera les vieux souvenirs, les réunions semblables. Et ce sera d'interminables récits où passeront tous les Noëls d'autrefois; les promenades dans la neige, à la campagne, avec la lanterne dont la lueur tremble sur la blancheur du chemin; et les drôlatiques farces des polissons qui, dans l'ombre propice des églises, cousent deux par deux les robes des dévotes.

De penser à toute cette joie des autres, ma solitude se creusait plus profonde et ma tristesse s'exaspérait jusqu'à crispier de douleur mon cœur découragé. Des boutiques tout illuminées sortaient des jeunes femmes, portant avec mystère d'informes paquets, d'où parfois émergeait le pied d'une poupée ou la bosse d'un polichinelle. Les aieules, avec un grand air de joie, une lueur de céleste bonté, elles aussi allaient dans la foule affairée, les bras chargés, oubliant leur vieillesse, dans les ressouvenirs attendris des anciens Noëls, dans la joie du présent.

(A suivre.)

Jean BACH-SISLEY.

(1) Extrait des *Contes à ma Belle*, 1 vol. Ollendorff, éditeur, 3 fr.

AUX SOURDS Une dame riche, qui a été guérie de sa surdité et de bourdonnements d'oreilles par les Tympanons artificiels de l'Institut **Nicholson**, a remis à cet Institut la somme de 25,000 fr., afin que toutes les personnes sourdes qui n'ont pas les moyens de se procurer les Tympanons puissent les avoir gratuitement. S'adresser à l'Institut « Longcott », Gunnersbury, Londres, W.

La Merveille du XX^{me} Siècle.

Le Village suisse à l'Exposition universelle de Paris, 1900. — C'en est fait, sa gloire est faite. — Les poètes le chantent à l'envi. Non, jamais, l'on a vu, jamais, l'on ne reverra le Village suisse à Paris !

L'imagination vive du poète paysagiste s'est donnée libre carrière.

Ce village enchanteur est débordant de vie et de fantaisie.

La richesse de combinaison harmonique vraiment admirable s'épanouit en un champ de paix et de bonheur.

La radieuse beauté de la nature produit sur le public un effet magique.

On sent le frisson du beau parcourir la foule.

Oui, ils sont là, nos glaciers, nos montagnes, nos cascades, nos pâturages, nos troupeaux, nos bergers; oui, ils sont là, la paix, le bonheur, à l'écart des bruits et des tracasseries de la grande ville de Paris. Oui, ce sera encore là que se dérouleront les scènes naïves de la vie champêtre et les fêtes rustiques de nos ancêtres.

Aussi, c'est pour immortaliser ce Village idéal qu'une Commission se charge d'émettre des Cartes postales illustrées pour perpétuer le souvenir des scènes frappantes de ce bon vieux temps qui va se dérouler là-bas.

1^{re} Série. Le Départ du troupeau pour l'Alpage au Village suisse. Paris, 1900.

2^e Série. Les Coraules ou Rondes enfantines au XVIII^{me} siècle, au Village suisse, Paris, 1900.

3^e Série. La Bénédiction de nos Aïeux, au Village suisse, Paris, 1900.

4^e Série. Les Danses nationales au Village suisse, Paris, 1900.

5^e Série. Une noce villageoise en 1695, représentée au Village suisse, Paris, 1900.

6^e Série. Le Départ du Chvrièr, au Village suisse, Paris, 1900.

7^e Série. Le Soir d'un beau jour au Village suisse, Paris, 1900.

Ces cartes de luxe illustrées prises d'après nature ou la photographie instantanée, recevront, sans doute, à notre époque, le meilleur accueil; elles auront l'avantage d'enthousiasmer tous ceux qui recherchent avec avidité le profit d'une passionnante et utile curiosité et les saines émotions.

Elles seront capables de frapper l'imagination par la finesse du dessin, par la variété et la délicatesse du coloris.

Elles réaliseront ainsi le plus attrayant, le plus élégant, le plus vivant des souvenirs du Village suisse à Paris.

Ces Cartes illustrées, estampillées, seront expédiées du bureau du Village suisse avec le timbre relatif à l'adresse de la personne qui en aura fait la demande avant le 1^{er} mai 1900.

Cette demande doit être accompagnée de 2 fr. 50 envoyés par mandat postal à l'adresse de M. L. Seydeux, Président de la Commission, Charmey, Fribourg, Suisse.

Ces séries de Cartes illustrées seront uniques au Monde, la reproduction étant interdite.

Avis aux amateurs.

Exposition des femmes artistes

La 8^e Exposition des Femmes Artistes vient de s'ouvrir à la Galerie Georges Petit. Quelques œuvres appellent tout particulièrement l'attention.

Mme Nanny Adam, toujours remarquée par son talent bien personnel, nous fait partager l'émotion qu'elle éprouve devant les poétiques et divers aspects de la Provence : *Cour de ferme, Champ d'oliviers, Coin de parc animé, Aurore sur l'étang de Berre, Coucher de soleil sur le canal des Martigues, la Nuit sur le port de Marseille. Escalier fantastique dans un vieux manoir* ; tout cela est rendu dans neuf toiles qui nous montrent que la palette de l'artiste est aussi riche que le pays qu'elle représente.

Mme Vallet-Bisson se fait remarquer par une *étude de nu*.

N'oublions pas les miniatures toujours délicieuses de Mines Debillemont et Isbert.

ANNUAIRE GÉNÉRAL

DU

Commerce de Lyon

et du Département du Rhône

EN VENTE

Agence FOURNIER, 14, rue Confort, LYON

PLAN

DE LA

Ville de St-Etienne

Echelle 1/10.000

Dressé par le Service Municipal de la Voirie
(MARS 1898)

1/2 grand aigle, ville et faubourg, 1 fr.

EN VENTE

AGENCE FOURNIER

14, rue Confort, LYON

Lettre Parisienne

ACCIDENT DE TRAVAIL

L'autre jour, il est arrivé une chose bien pénible, mais, hélas bien normale. Des ouvriers travaillaient à l'Exposition universelle sur un échafaudage. Ils travaillaient et chantaient gaiement. Tout d'un coup un craquement s'est fait entendre interrompant lugubrement leur chanson. L'échafaudage, comme un simple château de cartes ou comme un de ces édifices que les enfants construisent avec des bouts d'allumettes, s'est écroulé. Les malheureux ont été précipités d'une hauteur de vingt mètres. Certains sont morts, d'autres peut-être n'en réchapperont pas.

Vers le même moment, le même jour, un ouvrier peintre, dans une autre partie des chantiers de l'Exposition, faisait un faux mouvement et venait s'abattre dans le vide, du haut de la voûte de l'un des palais, il mourait sur le coup.

La funèbre série était commencée, elle n'est pas finie encore malheureusement. D'ici les trois mois qui nous séparent de l'Exposition, il y aura encore plus d'un accident de ce genre, si admirablement prises que soient toutes les précautions. C'est toujours par quelques centaines que l'on compte les malheureux qui laissent leur vie dans ces immenses entreprises, et répandent, pour ainsi dire leur sang dans les fondations, l'incorporent au mortier qui sert à l'édification des palais, où des millions de gens chercheront le plaisir. Il n'y aurait guère de moralité à tirer de faits aussi tristement communs, mais cela fait tout de même faire un retour sur ces fatalités du travail. C'est bel et bien un champ de bataille que ces grandes manifestations pacifiques et, comme dans toute bataille, il y a des blessés et des morts.

Comme une immense affluence de travailleurs se rend tous les jours sur ces chantiers, et que ces travailleurs sont des êtres voués au destin qui nous attend tous, il est inévitable qu'il en reste quelques-uns en route.

Et ce ne sont pas seulement les ouvriers qui sont frappés et qui courent les plus grands risques. Peu de temps avant le double accident dont nous venons de parler, M. Clausade, presque célèbre, jeune, heureux, ayant un bel avenir, mourait subitement au pied de la statue qu'il taillait dans un des palais de l'Exposition : une congestion l'avait foudroyé par ces derniers froids, on peut le dire au champ d'honneur. C'est une belle mort et plus enviable certes pour un artiste que de traîner dans les privations, la misère, la vieillesse et l'oubli.

En somme rien n'est plus beau que de mourir en travaillant. C'est aussi beau que cela est triste lorsqu'il s'agit de ces pauvres ouvriers. C'est si passionnant de les voir ainsi dépenser leurs forces, avec une ardeur, une intrépidité que l'on ne soupçonne pas quand l'on n'a pas assisté à ces spectacles. En ce moment les chantiers de l'Exposition présentent un aspect de vitalité, d'activité qui émerveillerait le plus insensible.

Dans chaque recoin des fermes métalliques on voit à de grandes hauteurs de petits points noirs qui se meuvent. Ce sont des hommes. Ils travaillent en chantant, en sifflant. Ils sont là, comme on dit, à leur affaire.

Plus loin ce sont des charpentiers montant quelque pièce d'échafaudage compliqué comme une carcasse de feu d'artifice. Ils ont un mouvement bien curieux dans certains travaux. Ils grimpent jusqu'au point le plus élevé d'une sorte d'X montés sur un pivot et accrochés à cette branche de l'X, ils se laissent retomber en cadence dans le vide. La corde se tend du tour qu'ils lui ont fait faire, la poutre se redresse peu à peu. Ils répètent cet exercice vingt fois par heure. On ne se lasse point de les voir.

Les terrassiers eux-mêmes dans leur morne besogne, ont une allure très pittoresque et très puissante. J'ai demandé un jour à un entrepreneur si les terrassiers chantaient comme font les peintres en bâtiment. Non, m'a-t-il répondu, le terrassier ne chante pas ; il est taciturne. D'ailleurs son travail même l'empêcherait de chanter. Il a une sorte de hou ! comme le charpentier ou de sifflement du boulanger soulevant au pétrin la lourde masse de pâte. Ainsi, certains métiers ont au moins les apparences de la gaieté. D'autres n'ont pas même cette apparence.

Tous ont leurs dangers et leurs risques. Le terrassier risque d'être enfoui sous les éboulements. Le charpentier parfois tombe du haut des merveilleux et effrayants échafaudages aériens qu'il construit. Le peintre, vous le voyez par l'exemple de ce malheureux, cesse parfois de chanter et sa chanson s'achève dans un cri sans nom.

Et pourtant ils travaillent avec insouciance, cette légèreté d'humeur qui est de l'habitude pour l'indifférent, mais de la beauté pour l'homme qui sait goûter et admirer l'humanité. Je crois bien que c'est Sully Prudhomme qui a le mieux tiré la moralité de ces spectacles de labeur dans ce petit poème célèbre qui commence ainsi :

Le laboureur m'a dit en songe : Fais ton pain.

Il est inutile de vous transcrire

ces vers que vous connaissez, et plus inutile de les paraphraser. Seulement, si le poète a mieux aimé les hommes après avoir, en songe, vu la multiplicité de leurs efforts, du moins le simple passant peut-il, en passant, jeter une pensée fraternelle et douloureuse aux pauvres diables inconnus qui ont payé de leur vie le plaisir que ce passant s'apprête à goûter.

Arsène ALEXANDRE.

IDÉAL

Oh ! que je plains celui qui chemine en sa vie
Sans espoir et sans but, d'un pas toujours égal.
Il a les yeux fermés, son âme est assouvie,
Il va droit devant lui. Il n'a point d'Idéal.

Moi, je sais qu'Elle doit venir et j'attends l'heure,
L'heure faite d'Amour où le bruit de son pas
Chantera doucement au seuil de ma demeure...
Je sais même les mots que nous dirons tout bas.

En attendant, je vis mon existence heureuse.
Je fredonne en marchant une chanson joyeuse
Sans jamais m'arrêter aux ronces du chemin.

Tous les soirs, je me dis : Cesera pour demain...
Et toujours plus content, je chemine sans trêve,
Le cœur saignant d'amour, l'esprit pètri de rêve.

Eugène MARTIN.

LIBRE CHRONIQUE

De la corde de pendue

Pour se venger de leurs défaites dans le sud-africain et des traits acérés de nos caricaturistes, les Anglais viennent de pendre impitoyablement Louise Masset, une institutrice accusée d'avoir assassiné son enfant, avec cette circonstance aggravante et impardonnable qu'elle était de nationalité française.

Quel crime abominable !
Rien que la mort était capable
D'expier son forfait.
On le lui fit bien voir...

malgré ses protestations d'innocence et l'impossibilité, pour l'accusation, de montrer les mobiles de cet infanticide imputé à une femme qui, pendant plusieurs années, avait eu les plus grands soins et la plus sincère affection pour son fils, trouvé mort, la tête écrasée dans une gare de chemin de fer.

Il est vrai qu'après l'avoir condamnée et pendue précipitamment — avant même qu'une supplique de femmes françaises fut parvenue à la vieille *Queen*, en faveur de leur malheureuse compatriote — les pirates britanniques ont déclaré dans tous leurs journaux, avec une uniformité et une unanimité suspectes, que Louise Masset, au fond de sa prison, avait fait des aveux complets... qu'elle avait toujours refusé de confesser publiquement.

La coupable (?), suppliciée, ne saurait démentir maintenant ces macabres affir-

mations, dont aucun témoin digne de foi, ne peut attester cette reconnaissance *in extremis* du meurtre de son enfant.

Her Majesty avait, sans doute, une raison majeure pour refuser de se montrer *Gracious*, en exerçant, en cette circonstance, son droit de grâce. Si elle a fait sourde oreille à toutes les invocations à sa pitié souveraine — même lancées à coups de *Fronde* — c'est que ses généraux ont si peu de chance au Transvaal, qu'Elle avait le plus urgent besoin de leur expédier de la corde de *pendue*.

En attendant que ce porte-veine leur parvienne, les forbans anglais continuent à subir là-bas les effets de la guigne noire qui les poursuit depuis le début de leurs opérations désastreuses.

« Les désastres de la semaine passée, écrit à la *Liverpool Daily Post* sir Edward Russel, ont causé une grande douleur à la reine et il y a raison de craindre que sa santé n'en souffre. »

Moins cependant que celle des pauvres diables couchés par les obus et les balles dans les champs de bataille du Transvaal, pour permettre à son héritier présomptif, le Prince des Petits Télégraphistes, et à la bande Chamberlain, Salisbury and Co — tas de vampires! — de se gorger de sang et d'or.

Le noble lord ajoute que : « Sa Majesté a donné son assentiment à la guerre avec répugnance et on l'avait assurée que les opérations seraient promptement terminées ».

Voyez-vous ces rustres Boers qui s'avisent de déranger le programme de la petite promenade militaire promise à *Her Gracious Majesty* !

E. BOSCH & C^{ie}

Costumiers du Grand-Théâtre

et des Célestins

FOURNISSEURS DE LA VILLE

1, rue du Théâtre, 1
DERRIÈRE LE GRAND-THÉÂTRE)

LYON

MATÉRIEL POUR CAVALCADES et Théâtres de Sociétés

Location d'Habits Noirs

EXPOSITION

Internationale Religieuse

DE 1900

Ces bons donnent droit aux avantages suivants :

- 1° A 50 % des bénéfices nets ;
- 2° A leur remboursement à 40 francs, c'est-à-dire au double de leur valeur, par voies de tirages trimestriels ;
- 3° A 20 tickets gratuits d'entrée à cette exposition.

Prix du Bon : 20 fr. tous frais compris.

En vente : AGENCE FOURNIER

14, rue Confort, LYON

BERLITZ SCHOOL

OF LANGUAGES

13 RUE DE LA RÉPUBLIQUE. ENSEIGNEMENT Pratique et rapide des

LANGUES VIVANTES.

Anglais : Allemand : Russe.
Espagnol : Italien.

Succursales dans les grandes villes d'EUROPE et d'AMÉRIQUE.

PROFESSEURS NATIONAUX

MÉTHODE NATURELLE. pas de traduction.
Il n'est jamais parlé français. L'élève est comme en pays étranger et pense dans la langue.

CÉRÉALINE GIRAUD

Nouvel Aliment, le meilleur de tous

Pour les enfants et les estomacs délicats

GROS ET DÉTAIL

LYON-22, rue Victor-Hugo, 22 - LYON

PIANOS

Ch. MORETTON & C^{IE}

LYON, 9, place des Jacobins, 9, LYON

(ENTRÉSOL)

Harpes Chromatiques

SANS PÉDALES

LEÇONS -- VENTE -- LOCATION

Eviter les contrefaçons

**CHOCOLAT
MENIER.**

Exiger le véritable nom

EN 20 JOURS
GUÉRISON RADICALE de l'Anémie

Par l'ÉLIXIR DE ST-VINCENT-DE-PAUL

Seul Produit autorisé spécialement.

Pour Renseignements, s'adresser chez les
SŒURS de la CHARITÉ, 105, Rue Saint-Dominique, PARIS

QUINET, Pharmacien-Chimiste, 1, Passage Saulnier, Paris.

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

ASTHME et CATARRHE

Guéris par les CIGARETTES
2 ou 4 POUCE **ESPIC**
Oppressions, Toux, Rhumes, Névralgies.
Le FUMIGATEUR PECTORAL ESPIC est le
plus efficace de tous les remèdes pour
combattre les Maladies des Voies respiratoires.

Il est admis dans les Hôpitaux Français et Étrangers.
Toutes Pharmacies, 2^e la Boite. Vente en gros : 20, rue St-Lazare, Paris.
EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE

A son âge, on se fatigue vite, et c'est vraiment impardonnable — de la part des manants Burghers — de prolonger ainsi des opérations aussi pénibles pour cette pauvre vieille Queen.

Ah ! sa répugnance était bien justifiée, d'aller se commettre avec des vilains aussi mal élevés ! FRANC-SILLON.

BIBLIOGRAPHIE

LE MONDE ILLUSTRÉ

13, quai Voltaire, Paris

Sommaire du n° 2234 du 27 janvier 1900

Chronique : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Théâtres, par H. Lemaire. — Musique, par A. Boisard. — L'art dans les travaux de l'Exposition, par Ch. Ponsonailhe. — Les Pompiers de Paris, par E. M. — Fachoda, par L. de Montarlot. — Beaux-Arts, par O. Merson. — Sport par A. Wimille. — Les Livres, par P. Duc.

Explication des gravures, Revue comique, Echecs, Rébus, Récréations, Memento de la semaine, Vélocipédie, Semaine illustrée, etc.

Nouvelle illustrée : L'Outrance, par Henri Colombier, illustrations de Parys,

REVUE D'ART DRAMATIQUE

Le dernier numéro de la *Revue d'art dramatique* de Paris contient un article de notre distingué confrère Louis Dourliac, sur *Molière à Lyon*.

LE PETIT POÈTE

Sommaire du 15 janvier :

A Paul Déroulède, F. Coppée. — A Boërs, E. Casanova. — L'An nouveau, Th. Botrel. — Décembre, Bl. Sari-Flégier. — Noël, A. Doyen. — Le 1^{er} Janvier, Gabriel Develle. — L'Heure présente, Ch. Méré. — 32^e Anniversaire, Carl de la Motte. — Babel, Ch. Anglès. — La Légende du point et de la virgule, Emile Darnay. — Le Bien et le Mal, A. Anglès, etc.

Echos, Bibliographie.

A Lyon, chez Heine, 4, rue Victor Hugo.

CONTES AMERS

Le poète de *Contre l'oubli*, de *Croquis et Reflexions*, Henri Bauquier, publie aujourd'hui, chez Clerget, à la bibliothèque de l'Association, un volume de *Contes amers* (prix 2 fr.), où s'affirme le talent d'observation virile de l'auteur. Ce sont des récits poignants, où la dureté implacable de la vie, où l'atroce misère de certaines existences sont mises en valeur avec talent. *Amers*, ils le sont comme l'existence qui broie les cœurs et fait saigner l'homme pris entre ces deux écueils : les préjugés sociaux érigés en lois morales, et la libre loi naturelle qui veut que l'être vivant aille invinciblement à l'amour et à la joie. Il y a tels de ces récits, la *Victoire de Mlle Benoîte*, l'*Enfant légitime*, que Maupassant n'eût peut-être pas désavoués tant à cause de la langue nerveuse, claire, colorée, qu'à cause de leur observation aiguë. Tous ils laissent cette impression mélancolique de vérité amère donnée par les romans de Daudet, ils ont de l'intérêt et on y sent un fond de révolte et d'indignation généreuse qui attache à l'auteur et commande l'estime.

Nous recommandons vivement à nos lecteurs la mélodie d'Amédée Franck, *Chante*

Pierrot, et la belle *Hymne à Marchand*, d'Amédée Demarlys, sur les paroles de Mme Eugénie Casanova, le grand poète de Bourges ; ces deux pièces, qui remportent un grand succès dans les concerts de Paris, sont éditées chez A. Darcy, 68, rue du Châteaud'Eau. J. B.-S.

Spectacles et Concerts

CIRQUE RANCY

Tous les soirs, à 8 h. 1/2, jeudis et dimanches, à 3 heures, représentations de John Higgins, champion sauteur du monde. Toutes les représentations sont terminées par la pantomime *Les Vaqueros* avec éléphants plongeurs, la troupe Monte-Bill, plongeon de 22 mètres de haut par Ted-Heaton.

Jeudi, 1^{er} février, dernière de la pantomime adieux des éléphants, de la troupe Monte-Bill et de Ted-Heaton.

Vendredi, 2 février, relâche.

CASINO DES ARTS

Concert tous les soirs à 8 heures.

Dimanches et fêtes, matinée à 2 heures. *Ohé ! Les Gones !* Revue.

SCALA-BOUFFES

Au programme :

Mme Giéter, la diseuse incomparable ; — *Le Nouveau Vieux Jeu*, succès parisien.

GUIGNOL DU GYMNASÉ

30, quai Saint-Antoine.

Tous les soirs, *Le Tour du Monde*, pièce nouvelle en 10 tableaux.

Les dimanches, matinée de famille.

BULLETIN FINANCIER

Les affaires sont encore assez calmes, cependant la tenue des cours est très satisfaisante,

Le 3 % se traite aux environs de 100, le 3 1/2 % à 102,97.

Le Comptoir national d'Escompte se négocie à 631.

Le Crédit Foncier est ferme à 705. Les obligations foncières et communales sont en hausse notable. Le Crédit Lyonnais s'inscrit à 1018 et la Société Générale à 602.

Les fonds étrangers sont sans changement.

L'Assurance sur la Vie

La rente viagère permet aux célibataires, aux époux sans enfants etc., de s'assurer une vieillesse paisible et indépendante.

A l'âge de 60 ans, le taux d'une rente viagère payable par semestre est à la Nationale de 8.49 %, soit de 5.47 % supérieure à l'intérêt de 3% que donnent aujourd'hui les valeurs de tout repos.

Si le capital constitutif de la rente était versé 5 ans d'avance, à 55 ans, l'entrée en jouissance restant fixée à l'âge de 60 ans, le taux de la rente serait de 11,066%.

La Nationale, dont le siège est à Paris, 18 rue du 4 Septembre, tient gratuitement à la disposition des intéressés tous les renseignements nécessaires.

Le Propriétaire-Gérant : V. FOURNIER.

Imp. P. LEGENDRE & C^{ie}, Lyon. — Anc. Maison A. Waltener.

DEMANDEZ DANS TOUTES LES GARES ET LES KIOSQUES

LE WAGON

FORTES REMISES AUX MARCHANDS

Indicateur des Chemins de Fer contenant toutes les modifications survenues à l'horaire des chemins de fer P.-L.-M. pour le Service d'Hiver. — Prix : 30 cent. Franco, 40 cent.

Vente en gros L'AGENCE FOURNIER, 14, rue Confort, LYON et dans ses Succursales.